

EXCELSIOR

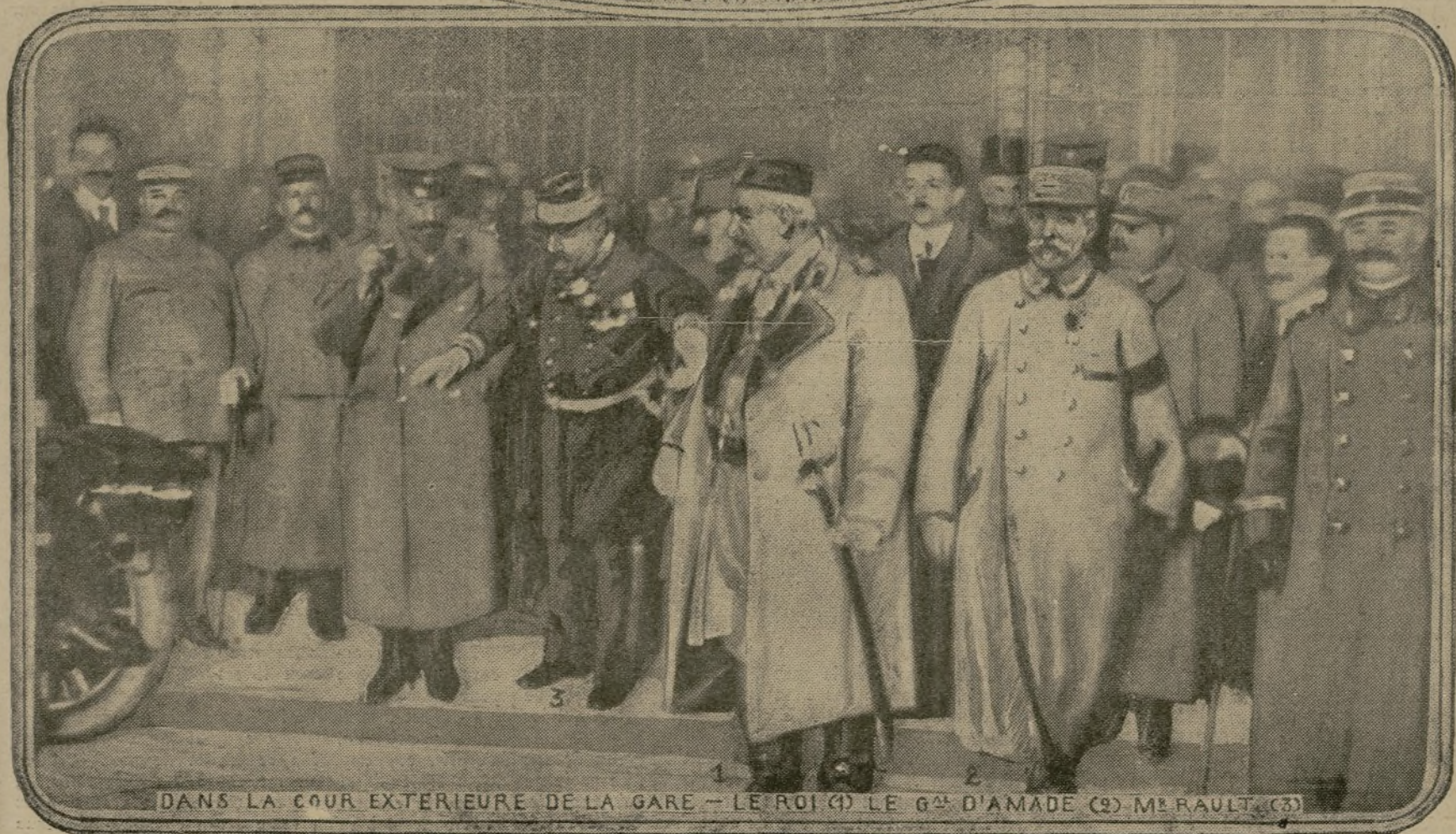
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

L'ARRIVÉE DU ROI DE MONTÉNÉGRO A LYON



Le roi de Monténégro, accompagné du prince héritier, de la princesse, sa femme et du prince Pierre, est arrivé à Lyon, avant-hier soir, à 5 heures, par le train royal italien. M. Rault, préfet du Rhône; M. Herriot, maire de Lyon, et le général d'Amade ont reçu le souverain, auquel la population lyonnaise a fait une chaleureuse ovation. (Phot. de notre envoyé spécial.)

Ayuntamiento de Madrid

C'est la première, sans doute, de nos grandes écoles. On dit : l'Ecole normale, l'Ecole polytechnique, l'Ecole centrale... et parfois, aux années paisibles, on lit dans les journaux que tel jeune homme admis en même temps à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole normale a choisi l'Ecole normale — section des sciences. L'Ecole normale a évolué, s'est modifiée, s'est transformée. Elle a gardé le prestige de son passé, et le présent lui a donné une puissance nouvelle. Maintenant, elle se confond presque avec l'Université tout entière.

Et puis la guerre ne pouvait se développer sans atteindre l'Ecole normale et sans la bouleverser. L'Ecole normale n'est plus aujourd'hui une école. Elle est une ambulance. Pour cette ambulance on organise à l'heure actuelle une grande représentation à la Comédie-Française. La représentation se prépare et chacun y met tous ses soins. Et elle se prépare sous le patronage d'un comité — il y a beaucoup de comités de patronages partout. Mais ici ce comité est composé exclusivement de normaliens notables. Des normaliens notables, on en trouve dans le ministère, on en trouve dans la littérature, on en trouve même dans l'Université... et maintenant c'est dans l'armée qu'on en rencontre le plus grand nombre. Le lieutenant Charles Bayet, ancien directeur de l'Enseignement supérieur, actuellement au corps expéditionnaire d'Orient, fut l'un des premiers qui partit pour l'armée. Il eût donné l'exemple, si un exemple avait été nécessaire...

Mais non, l'Ecole normale s'est naturellement adaptée — et magnifiquement — aux circonstances tragiques de la vie française.

Elle n'est plus une école. Elle est une ambulance. La guerre lui a pris ses élèves. Presque tous devaient partir : ils sont partis. Quelques-uns à peine exemptés du service militaire sont restés. Ils entendent parler souvent de leurs camarades qui combattent.

Leurs camarades : c'est un mot qui, chez nous, retentit fréquemment depuis près de deux années. Il était inévitable que la guerre surexcitât le meilleur esprit de camaraderie. Il était fatal qu'elle propageât cet esprit entre tous les Français. Mais elle l'a, en outre, singulièrement resserré entre certaines catégories de Français.

La camaraderie des normaliens était un dogme, et leur solidarité une institution. Peu de groupements jadis dont les adhérents fussent plus unis. Est-ce que parfois on n'était pas sur le point de trouver trop agissante et comme indiscrette la fraternité des normaliens ? On avait tort, sans doute, mais elle était incontestablement vigilante et fidèle, et elle ne négligeait pas grand'chose de ce qui pouvait servir à la plus grande gloire de l'Ecole et de ses anciens élèves.

Aujourd'hui, les événements eux-mêmes justifient cette fraternité et ils y ajoutent. Tous les anciens normaliens suivent jusqu'au front de bataille les normaliens combattants — combattant pour le salut de la France et pour l'honneur de l'Ecole...

C'est que l'Ecole n'a pas perdu ses bonnes habitudes. Beaucoup de jeunes normaliens de 1914 ont recommencé les beaux exploits qui avaient illustré les jeunes normaliens de 1870. Hélas ! beaucoup sont morts. Morts obscurément ou morts avec éclat : tous morts bravement, et, comptons-y, morts utilement... Mais quelles ruines dans ce milieu de la haute culture intellectuelle ! Et ces ruines, comment les réparer ? Quels efforts prodigieux devront accomplir, la paix rétablie, ceux qui survivront au désastre de la guerre déchainée ! Quels efforts prodigieux, mais aussi quelle tâche incomparable !

Les maîtres de l'Université de France ont tout de suite compris et l'importance extrême de la tâche qui sera leur tâche, et aussi son extrême urgence.

Je dis : les maîtres de l'Université de France. En effet, la foule ne distingue plus désormais les normaliens des non-normaliens. Le mot Ecole normale est devenu pour elle un symbole. Elle agrège à l'Ecole normale tous les maîtres de la jeunesse. Elle confond toute l'Ecole normale et toute l'Université française...

Eh bien ! l'Université française a été, durant cette guerre, inspiratrice et directrice. C'est à elle que l'on doit les livres les plus fermes et les plus durables sur les origines de la guerre et sur ses causes, et déjà sur ses conséquences. Elle a participé énergiquement à la propagande indispensable. Elle a rassemblé, publié des documents véridiques et terriblement retentissants. Elle s'est mêlée étroitement à la vie publique. Elle a guidé l'opinion.

Guider l'opinion : n'était-ce pas son devoir aujourd'hui ? Ne sera-ce point son droit et encore son devoir demain ?

J. Ernest-Charles.

Ce que l'on dit

En attendant...

Certains journaux ont donné l'autre jour des détails sur le casque de nos soldats, ce casque d'aspect duquel on s'est si aisément habitué, ce qui était justice, car il est de mine guerrière et rappelle de bien près la « bourguignotte » de nos ancêtres.

Il paraît qu'il pèse près d'un kilo, qu'on en fabrique cinquante mille par jour, et que son acier est à l'épreuve, sinon d'une balle tirée en trajectoire à peu près directe à moins de huit cents mètres, du moins des éclats d'obus. Et tout cela est très bien. C'est un gros progrès sur le passé.

Seulement — c'est une idée qui m'est personnelle, et si l'on peut me convaincre qu'elle ne vaut rien je m'inclinerai bien volontiers — ne pourrait-on aller plus loin ? Pourquoi ne pas ajouter la cuirasse au casque, du moins dans les endroits particulièrement exposés ? Je vois bien pourquoi l'on a pensé d'abord au casque : c'est que la tête dépasse fréquemment le niveau des tranchées, et qu'en tout cas il faut pouvoir regarder au dehors. Mais il y a des jours où l'on aventure un peu plus que la tête, j'imagine !

Et même pourquoi n'y aurait-il pas deux sortes de cuirasses, les unes relativement légères, les autres plus lourdes, mais beaucoup plus résistantes, qui serviraient dans des occasions différentes ? Au moment de nos offensives il est dans l'habitude des Allemands d'avancer leurs premières lignes. Ils laissent avancer nos hommes — puis ils les déciment à l'aide de mitrailleuses adroitement dissimulées et dont la présence ne se révèle qu'à cet instant, quand il est trop tard.

Quelques soldats d'élite, revêtus de ces cuirasses particulièrement résistantes, fortement matelassées, et peut-être aussi d'un casque spécial couvrant toute la face, auraient des chances de pouvoir arriver indemnes jusqu'à ces mitrailleuses et jusqu'à leurs servants.

Je ne suis évidemment qu'un philistin, qui n'entend rien aux choses de la guerre. Mais on pourrait toujours essayer.

Je ne me dissimule pas que ma dangereuse initiative va m'amener pas mal de lettres d'invectives. Mais je crois devoir les avertir que je n'ai aucun accès d'aucune sorte auprès du bureau des inventions, et que je ne leur répondrai pas.

Pierre Mille.

Nos lecteurs se sont aperçus hier matin que dame Censure n'avait pas épargné *Excelsior* et avait froidement coupé la légende du spirituel dessin de Benjamin Rabier.

Toute la journée, d'ailleurs, ce fut un jeu : chacun mettait sous ce dessin la légende de son choix.

Un de nos amis a même trouvé un trait qui se rapprochait singulièrement de celui inventé par le caricaturiste.

Il avait écrit sous le dessin :

Mais qu'allions-nous faire ? La censure nous couperait encore cet écho.

Taisons-nous...

Afin de faciliter les relations que l'intimité de l'alliance rend chaque jour plus étroites, le gouvernement français a résolu de mettre à la disposition du gouvernement belge, à Paris même, une sorte de pied-à-terre. Les ministres de Belgique de passage pourront ainsi donner plus aisément leurs audiences, et la permanence de quelques services belges sera assurée auprès des grands services français correspondants en un immeuble pratiquement aménagé dans le centre de Paris.

Tout proche de la gare d'Orléans et de la gare de Lyon, le Jardin des Plantes est un agréable lieu de promenade pour les poilus attendant le train qui les emmènera vers leurs familles.

Casqués, boueux, ils écarquillent les yeux devant les bêtes fauves. Carnassiers et oiseaux de proie ne les changent pas de leurs féroces et sornois ennemis. Ils se retrouvent en pays de connaissance. Le va-et-vient de la hyène striée, promenant d'une marche hagarde son rêve sanguinaire, leur rappelle la maniaque et sombre sauvagerie du Boche.

— Tiens ! Guillaume et François-Joseph ! ricanent-

ils, goguenards, en apercevant les funèbres et tragiques vautours condors avec leur perruque blanche au-dessus de leur plumage noir et blanc... Crois-tu qu'ils y sont dans la nasse ?... Et ils ont le toupet de faire encore les malins !

En effet, lugubres sous le lacs de fils de fer qui les emprisonne, battant encore des ailes avec majesté, les vautours symbolisent sinistrement la vaine agitation des deux empereurs paradant jusqu'au bout parmi les ruines de leurs empires et dans la prison de plus en plus étroite que leur fera le blocus.

— Debout, Wilhelm ! Ici, Fritz ! Fais le beau, Eitel ! crient-ils aux ours qui, dans leur fosse, se démènent pour avoir de la nourriture.

Et, plus généreux pour les bêtes que les Allemands pour nos prisonniers, ils leur jettent, avec leurs lazis, choux craquants, carottes juteuses et pain savoureux.

Un de nos ministres s'asseyait hier, incognito, dans un grand café du boulevard dont naguère, simple député, il était l'habitué fidèle. Il voit s'approcher de lui un garçon qu'il reconnaît aussitôt :

— Tiens ! c'est vous, mon brave Louis ! Vous voilà donc en permission ?

— Oui, monsieur le ministre, répondit le garçon tout fier. Monsieur le ministre ne me trouve-t-il pas changé ?

— Si, en effet, mon ami... Vous portez la barbe maintenant !

Le garçon, tout en déposant son plateau devant l'illustre consommateur, se penche, et, d'un ton de confiance :

— Monsieur le ministre se souvient que, dans le temps, les garçons de café ont fait un peu de chambard, à cause de leur barbe qu'on les obligeait à raser... Est-ce qu'après la guerre on nous soumettra de nouveau à cette mesure vexatoire ? Est-ce que, devenus des poilus, nous n'aurons pas acheté le droit de le rester ? Si monsieur le ministre voulait bien dire un mot en notre faveur...

« Monsieur le ministre », très amusé, a presque promis...

C'est aujourd'hui que M. le marquis de Ségur, de l'Académie française, reprenant la tradition des grands cours, inaugurés par Ferdinand Brunetière, ouvre à 2 h. 30, à la Société des Conférences, son cours sur *Marie-Antoinette*. Tous les passionnés de lettres et d'histoire, voudront entendre l'éminent historien, dont on connaît les brillantes études sur la société du XVIII^e siècle.

Les caprices de la mode tendent de plus en plus à militariser le costume féminin. Après le bonnet de police, nous avons eu le casque. Non contentes d'adopter les formes et les couleurs des uniformes alliés, voici que les représentantes du sexe faible, mais beau, n'hésitent plus à emprunter les galons d'or et les insignes caractéristiques des armes spéciales : roues à ailes de l'aviation, caducée des services médicaux, etc., etc.

Et l'on cite le cas de telle jeune femme qui s'indigna très fort, tout récemment, de ce que le couturier n'eût mis que deux galons, deux minuscules galons, à la manche de sa jaquette du plus réglementaire bleu horizon.

— Trois, vous ai-je dit, trois galons ! Il me faut trois galons : mon mari est capitaine !

Le fils d'un de nos sénateurs les plus en vue est en congé de convalescence à Paris où, par une rééducation progressive, il recouvre peu à peu le sens de l'ouïe que lui avait fait perdre le vacarme des canons. Quelques amis s'étonnaient, hier, de le rencontrer aux tribunes du Sénat :

— Comment ! vous assistez à la séance ? Mais avant la guerre, vous ne mettiez pas les pieds ici ! Vous prétendiez ces « parlieries » assommantes !

Le jeune homme montre d'un geste malin le cornet acoustique dont il est obligé de se servir pour entendre :

— C'est très simple ! Chaque fois que je vois un orateur nouveau, j'espère qu'il aura infiniment d'esprit, et j'approche ce cornet de mon oreille... Mais si le discoureur me cause des déceptions, je fourre le cornet dans ma poche... et la salle n'est plus pour moi qu'un vaste écran cinématographique où des bonshommes gesticulent et remuent les lèvres... De la sorte, je défie l'illustre assemblée de m'ennuyer !

Le Veilleur.

EN FLANDRE

Un séjour enchanteur...

« Que d'eau, que d'eau ! »

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

Front de Flandre, janvier 1916.

Un vieux fermier flamand me disait ces jours derniers :

— Depuis que je suis au monde, il n'est jamais tombé tant d'eau sur le pays.

A coup sûr, le ciel contient d'inépuisables réservoirs pour fournir un pareil déluge! Depuis quatre mois, il pleut. A peine, de temps à autre, une demi-journée d'entr'acte. Nous sommes désormais familiers avec toutes les variétés de pluie : l'averse soudaine et violente (en *drache*, dit-on ici) qui se déverse en cataractes fouettées par le vent, en flèches obliques si dures qu'elles obscurcissent la vue à vingt mètres, comme un rideau tendu; la pluie implacable, lente et monotone, qui tombe avec régularité et sans arrêt pendant des jours; la pluie fine et pénétrante, la bruine dense qui se forme en gouttelettes aux ramilles des arbres, aux branchettes des haies d'épines; elle se pose en buée sur les vêtements de laine; elle semble inoffensive, mais bientôt on s'aperçoit qu'elle détrempe et transperce.

Ce que le sol de la Flandre maritime, la terre lourde des polders au sous-sol d'argile, est devenu, dans ces conditions, dépasse l'imagination. A l'eau du ciel s'ajoute celle emmagasinée par le sable des dunes et qui s'écoule souterrainement vers l'intérieur dès qu'arrive octobre. Les canaux gonflent à crever, les watergangs, les fossés le long des routes débordent.

Je viens de circuler longuement en auto le long du front belge. L'an dernier, je croyais voir sur cette plaine le maximum de boue qu'il soit possible de concevoir : j'en étais loin!

Des prairies entières, qui alors supportaient le bétail paissant les herbages, disparaissent entièrement sous l'eau. Qu'une éclaircie se produise au ciel, qu'un rayon, non de soleil mais de lumière, tombe sur la terre, on en voit le reflet se prolonger sans interruption jusqu'aux limites où porte le regard et briller d'un blanc métallique sur cette inondation naturelle, sœur de celle provoquée par les ingénieurs.

La boue a si complètement envahi les routes, qu'il a fallu prescrire des itinéraires d'aller et de retour différents pour se rendre d'un point à un autre. La chaussée des artères principales, en dos d'âne et pavée, demeure praticable; les bas-côtés, malgré l'apport de tombereaux de briques pilées et de cailloux concassés, se creusent d'ornières telles que les autos ne s'y risquent pas, sûres de l'enlèvement. Quant à s'aventurer sur les chemins vicinaux avec quelque chance d'en sortir, leurs conducteurs savent que pareil exploit leur est totalement interdit.

La boue des champs se liquéfie en une eau limonueuse, ou bien, gluante et glaiseuse, happe les chaussures comme si elle voulait vous les retirer du pied. Celle des villages s'additionne de détritus, d'eau de vaisselle et de lessive, amalgame noir et gras que le passage des autos projette en mouchettes sur la façade et les vitres des maisons : les Flamandes les plus soucieuses de propreté ont renoncé à la lutte. Les fermes isolées émergent d'un océan de boue prélinée par les hommes et les chevaux, malaxée par les roues d'innombrables véhicules. Seules, des passerelles en planches permettent d'y accéder; la boue qu'apportent les gros soulers les transforme en glissoires, qui s'enlisent peu à peu.

L'été passé, on découvrait l'amorce des chemins de colonnes parmi les hautes herbes, les avoines, les blés; une touche de couleur vive au sommet des petits piquets qui les jalonnent aidait à en reconnaître la trace! Aujourd'hui, la couleur a disparu, le bois pourrit et s'effrite; là, on a de la boue jusqu'au mollet. L'eau s'infiltre et noie la moindre excavation. Seules, les tranchées édifiées par l'apport de sacs de sable ou de cubes de terre échappent à l'inondation. Les entonnoirs d'obus, sitôt creusés, s'emplissent jusqu'aux bords. Rongés de rouille, les treillis de fils barbelés qui défendent les innombrables ouvrages dont le sol est hérissé semblent des filets de pêche passés à la teinte rousse du cachou et mis à sécher sur des pieux.

Même abstraction faite des marmites boches, le séjour en de pareilles campagnes n'a rien d'enchanteur. Je m'émerveille de la vaillance avec laquelle les soldats supportent cette existence marécageuse. Ils en ont pris leur parti. S'il passe un vent de « grincbe », la soupe chaude le dissipe, et le « jus » qui fume dans les quarts met le cafard en fuite.

Et puis, suprême consolation, les voisins d'en face, établis sur un terrain en contre-bas du nôtre, patagent plus lamentablement dans un bourbier plus gélatineux encore.

Quoi d'étonnant si leur moral devient de jour en jour plus... vaseux?

La famille royale de Monténégro à Lyon



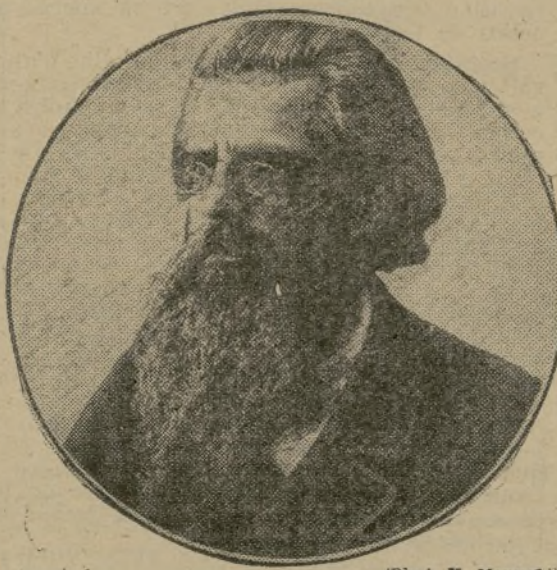
La princesse Xénie a un petit chien qu'elle aime beaucoup et à qui, chaque jour, elle fait faire sa promenade.

LYON. — Le roi de Monténégro, fatigué par le long et pénible voyage et les émotions, gardera la chambre aujourd'hui.

Si la famille royale devait prolonger son séjour à Lyon, le maire mettrait à sa disposition la belle villa du Vernay, sur les quais de la Saône.

La présence des officiers monténégrins ajoute une note nouvelle à la gamme des uniformes étrangers qui ont défilé à Lyon depuis le commencement de la guerre.

L'animation aux abords et dans l'hôtel où est descendue la famille royale est considérable.



(Phot. H. Manuel.)

M. GAUTHIER

directeur de la censure, a été mis hier sur la sellette au cours de la séance de la Chambre, dont on lira plus loin le compte rendu.

UNE PAGE DE ROMAN-FEUILLETON

La comtesse était une espionne et sa maison, un arsenal

LONDRES. — Depuis quelque temps, à Dublin, les agents de la police secrète s'étonnaient des allures, du train de maison d'une jeune femme, fort belle, fort luxueuse et cependant, aux dires de ses proches, relativement peu fortunée.

Il s'agissait d'une comtesse authentique : la comtesse Markiewicz, mariée à un peintre polonais, mais d'origine anglaise cependant.

Curieux — ainsi qu'ils le devaient — les policiers se demandèrent si quelques subsides allemands n'aidaient pas à l'équilibre d'un budget dont ils n'arrivaient pas, quant à eux, à établir la balance.

Une perquisition fut décidée...

Elle ne devait pas être inutile. En pleine ville de Dublin, dans la propre demeure de la comtesse, des souterrains étaient aménagés en imprimerie clandestine.

Quantité de brochures germanophiles s'y entassaient. Elles voisinaient, avec un véritable arsenal de guerre : fusils, revolvers et explosifs.

Le but des surprenants approvisionnements ainsi accumulés? Un but très simple, en vérité; l'examen de certains papiers le révéla : la comtesse était tout bonnement chargée de provoquer et d'organiser un soulèvement irlandais!

Resserrons le blocus!

Les décisions des Alliés relativement au blocus inquiètent sérieusement les empires centraux; il ne s'agit plus seulement d'interdire la contrebande de guerre proprement dite, mais d'exercer un contrôle absolu sur tous les navires qui tenteraient de gagner un port des puissances bloquées, quel que soit le pavillon sous lequel ils flottent. Il est clair que le blocus ainsi compris porte atteinte au commerce des neutres; mais il est prévu par les règlements internationaux, à la seule condition qu'il soit effectif, autrement dit que les forces navales des puissances bloquantes soient capables de rendre très difficile, sinon impossible, le passage entre leurs lignes.

Pendant la guerre américaine de Sécession (1861-1865), des « forceurs de blocus » gagnèrent des fortunes à ravitailler les ports du Sud, les très grands risques auxquels ils s'exposaient leur permettant de faire payer à des prix de famine soit le coton qu'ils apportaient en Europe, soit les armes dont ils approvisionnaient les confédérés; à la longue, la maîtrise de la mer par les « Nordistes » fut un des principaux éléments de leur succès.

Aujourd'hui, les Etats-Unis discutent avec l'Angleterre pour préciser à quelles conditions le blocus est effectif. Le président Wilson ne ménage pas ses observations aux Anglais eux-mêmes, mais il ajoute qu'il ne voit pas là une raison de brouille entre les deux pays; ce n'est pour lui que la préparation d'une étude qui doit aboutir à des conclusions pratiques, seulement après la guerre. Or, les Allemands souhaiteraient toute autre chose; aussi cherchent-ils à exciter les neutres contre l'Angleterre; ils voudraient provoquer et inspirer un congrès commercial des neutres, qui se tiendrait en Hollande ou à Stockholm. La *Deutsche Tageszeitung*, parlant du blocus de l'Allemagne, dit qu'il ne faut pas prendre à la légère la nouvelle du resserrement du blocus par l'Angleterre et elle conseille de réagir dès maintenant avec une extrême énergie.

La fatigue financière des empires centraux est indéniable, mais il y a quelques raisons de penser que leurs gouvernants en exagèrent l'annonce par ordre, afin de rallier à l'idée d'une paix prochaine ceux qui s'imaginent qu'une Allemagne ruinée serait pour eux un correspondant sans intérêt. C'est donc avec quelque circonspection que nous accueillons la nouvelle d'une réunion à Berlin des grands chefs de la Reichsbank, de la Deutsche Bank, de la Schaffhauser Gesellschaft et d'autres puissantes sociétés, où l'on aurait conclu que l'effort économique de l'empire ne peut se prolonger

au delà d'août prochain. Resserons très énergiquement le blocus, sauf à indemniser, dans tous les cas légitimes, les neutres qui auraient à en souffrir; cette campagne-là porte sur nos ennemis, durement, et ménage la vie de nos soldats.

L. B.

L'Espagne et le blocus allemand

MADRID. — Au conseil des ministres, le comte de Romanones a attribué de l'importance à la décision de l'Angleterre d'augmenter l'efficacité du blocus de l'Allemagne qui nuira au commerce d'exportation et d'importation espagnol.

M. de Romanones a conféré avec les armateurs de Bilbao, qui lui ont offert d'importer des blés, du maïs et du charbon, qui devront revenir, sur les quais espagnols, à 30 0/0 au-dessous des prix du marché national; les armateurs transporteront aussi des matières premières pour les industries.

Les Etats scandinaves se préoccupent du blocus

GENÈVE. — Selon des nouvelles de Vienne, une conférence des ministres des Affaires étrangères des Etats scandinaves aura lieu prochainement à Stockholm pour examiner l'intention du gouvernement anglais de resserrer le blocus de l'Allemagne.

Un projet particulier d'union scandinave

On écrit de Copenhague au journal *Morgenbladet* :

« On travaille ici à la création d'une « union scandinave » qui grouperait les trois pays du nord. Elle aurait pour but l'établissement d'une alliance défensive et douanière entre les trois pays. On publierait en même temps une revue hebdomadaire avec des rubriques danoise, suédoise, norvégienne et islandaise. L'auteur du projet est un médecin connu de Copenhague, le docteur Heerfortt. »

Nous ne croyons pas que jusqu'ici les personnalités responsables aient abordé même l'étude de cette intéressante question.

LES SOUS-MARINS ALLEMANDS se ravitaillaient dans les eaux grecques

NAPLES. — D'après l'*Ordine*, une base de sous-marins allemands vient d'être découverte dans une des sept îles crétoises. Ce dépôt permettait de ravitailler abondamment trois ou quatre unités.

Les articles de ravitaillement étaient apportés par un Grec récemment marié à une Autrichienne venue dans l'île avec un comte autrichien multimillionnaire.

Le comte leur avait donné en cadeau de noces le château qu'il avait fait bâtir dans l'île.

Des troupes anglo-françaises ont occupé le château et fait prisonniers le Grec et sa femme.

Ce qu'a trouvé le général Sarrail

Une dépêche de Salonique annonce que le président du cabinet, M. Skouloudis, aurait été avisé, par le général Sarrail, de la découverte d'un dépôt de 3.000 gallons de pétrole, dissimulé en partie sous terre, dans des réservoirs métalliques.

Le *Corriere della Serra* reçoit de Palerme une dépêche disant que le vapeur grec *Athanasia*, soupçonné de fournir du pétrole aux sous-marins allemands, vient d'être pris; d'après le *Secolo*, un autre bateau grec, le *Christoporos*, aurait été, pour le même motif, saisi à Messine.

Une autre dépêche de Salonique dit qu'un torpilleur anglais vient de saisir, à Chio, le voilier grec *Adelphotis*, qui avait à bord 15.000 bidons de pétrole.

Vapeurs grecs arrêtés

ROME. — Le *Secolo* a reçu de Syracuse un télégramme d'après lequel deux vapeurs grecs, le *Christoporos* et l'*Athanasia*, ont été amenés dans ce port par un navire italien. L'un d'eux a été arrêté près de Demal, l'autre à 50 milles de Syracuse.

COMMENT S'EFFECTUA le bombardement aérien de Monastir et Guevgheli

LONDRES. — On mande de Salonique au *Times* : Pour le grand raid contre Monastir et Guevgheli, les aviateurs français étaient munis d'une carte indiquant l'emplacement des formations sanitaires, qu'il s'agissait de ne pas toucher. Les aviateurs n'ont visé que les états-majors et les casernes bulgares.

Au cours du raid, ils ont dû voler au-dessus de montagnes d'une altitude de deux mille mètres et lutter contre un vent de quarante milles qui les prenait en flanc.

LA SITUATION MILITAIRE

Les raisons de l'échec des offensives allemandes

Délaissant le front de Champagne, les Allemands viennent de tâter nos lignes sur deux autres points sans obtenir un plus notable résultat : à leur extrémité occidentale, près de Nieuport, et au nord d'Arras. Dans la première de ces régions, un bombardement intense s'est trouvé inutile, parce que l'infanterie, prise sous le feu de notre artillerie, n'a pu passer à l'assaut. Au nord d'Arras, la préparation a été faite à la fois par l'artillerie et par les mines. Une première attaque a été lancée dimanche matin contre les positions qu'à la suite de la bataille du 25 septembre nous avons conquises à l'est de Neuville-Saint-Vaast, en bordure de la route d'Arras à Lens. Cette fois, l'ennemi a pénétré dans notre tranchée de première ligne, mais en a été délogé dans la journée, à l'exception d'un élément avancé, par nos contre-attaques. Il est revenu à la charge hier par les mêmes procédés, mais a été rejeté dans ses lignes avant d'avoir atteint les nôtres et n'a pu occuper que quelques entonnoirs de mines.

La conclusion à tirer de ces événements, c'est que notre artillerie de campagne est capable de rendre inefficaces les bombardements de l'ennemi, en arrêtant l'assaut de son infanterie par ses tirs de barrage, ou en prévenant l'arrivée des renforts, au cas où notre première ligne aurait été atteinte, de telle sorte que les premiers assaillants, épuisés et décimés par leur effort, n'y puissent résister à nos contre-attaques. Ainsi, par un renversement des rôles qui est une des nouveautés de cette guerre étrange, c'est l'artillerie lourde qui doit être employée à la préparation de l'offensive, l'artillerie légère à la défense. La supériorité de notre canon de 75 sur le 77 allemand explique pourquoi nos offensives, à égalité de préparation, ont toujours un meilleur succès que celles de l'ennemi.

Quant à l'utilité de ces actions, elle n'apparaît pas, car les Allemands seraient parvenus à enfoncer notre première et même notre seconde ligne sur les quelques centaines de mètres d'étendue qu'ils entreprenaient, que les troupes ainsi aventurées auraient été rapidement anéanties ou contraintes à la retraite par nos feux de flancement. Pour qu'une rupture du front soit un avantage, il faudrait qu'elle se produisît sur une largeur de plusieurs kilomètres, et même en ce cas l'avantage serait contestable, parce que grâce à la rapidité des communications en nos pays un nouveau front serait constitué en arrière du premier avant que l'ouverture fût élargie. Il n'y aurait donc comme résultat final qu'un rentrant dans notre ligne, et ce résultat serait acquis au prix de lourdes pertes. Il ne faut pas conclure de là que toute opération soit impossible contre un front défensif, mais c'est un axiome de bon sens que l'ampleur doit être proportionnée à la longueur de ce front.

Jean Villars.

LA VICTOIRE RUSSE

Les Turcs en déroute fuient vers Erzeroum

PÉTROGRAD. — Selon des renseignements complements, les Turcs qui opéraient sur le front du Caucase étaient au nombre de 200.000 dont le gros aurait été concentré dans la direction d'Erzeroum et d'Alaskhert.

En ce moment, les effectifs ottomans dans la région d'Erzeroum comptent environ 130.000 soldats. L'afflux vers la forteresse de ces troupes défaits, affamés et désarmés, réduit la puissance défensive de la place forte.

On annonce que, sans compter les pertes qu'ils ont subies à la suite de leur défaite, les Turcs ont abandonné aux Russes, pendant la poursuite dont ils sont l'objet et pendant leur fuite vers Erzeroum, 50 officiers, 4.000 soldats, 15 canons, plusieurs dizaines de mitrailleuses et un énorme matériel de guerre.

LONDRES. — On mande de Pétrograd au *Morning Post* :

« On ne put mieux indiquer l'importance des pertes subies par l'armée turque au Caucase qu'en disant que cette armée, composée d'une centaine de bataillons, a été, en une semaine, presque entièrement anéantie; il n'en reste plus qu'une poignée de fugitifs. Ce fut une victoire complète pour les Russes, qui, en pleine tourmente de neige, attaquèrent l'ennemi et le mirent en fuite. La forteresse d'Erzeroum est aujourd'hui entièrement isolée, toutes possibilités de secours lui sont interdites pour se réapprovisionner en munitions et en vivres ainsi que pour rééquiper des armées. Quoique ayant été récemment et grandement fortifié, sous la surveillance des Allemands, Erzeroum ne constitue plus maintenant un obstacle bien sérieux à l'exécution du large plan stratégique d'une invasion en Asie par les Russes dans le but de venir en aide à l'avance anglaise en Mésopotamie. »

Les milieux socialistes allemands sont opposés à la continuation de la guerre

LA HAYE. — Le *Nieuwe Rotterdamse Courant* publie une lettre d'un de ses correspondants d'Allemagne.

Selon ce correspondant, les efforts de la minorité socialiste au Reichstag et son vote contre les crédits de guerre seraient moins l'œuvre d'une opposition parlementaire normale que l'indice d'un nouveau courant d'opinion dans les milieux ouvriers.

Divers groupes du parti socialiste se sont ralliés à la manifestation de la minorité. Celui de Berlin a notamment déclaré qu'il était regrettable que tous les députés du parti n'aient pas fait bloc avec la minorité.

On peut en conclure qu'une idée d'opposition contre la continuation de la guerre se fait jour dans les milieux socialistes et au sein des syndicats professionnels.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 25 Janvier (541^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Belgique, au cours de la nuit, les deux artilleries ont continué à se montrer actives dans la région de Nieuport. De nouveaux détails confirment que l'attaque ennemie tentée hier vers l'embouchure de l'Yser a été disloquée par nos tirs d'artillerie. Les Allemands n'ont pu déboucher, sauf sur un point où quelques groupes parvinrent à pénétrer dans notre tranchée avancée. Ils en ont été chassés aussitôt après une lutte très vive à coups de grenades qui leur a causé des pertes sensibles.

En Artois, l'action dirigée hier par l'ennemi contre nos positions à l'est de Neuville-Saint-Vaast et qui avait complètement échoué a été reprise par lui en fin de journée avec plus d'ampleur. Après une nouvelle série d'explosions de mines, accompagnées d'un très violent bombardement, les Allemands ont lancé une attaque sur un front de quinze cents mètres environ dans l'angle formé par la route d'Arras à Lens et la route de Neuville-Saint-Vaast à Thélus. L'ennemi a été rejeté dans ses lignes par notre feu. En deux points où notre tranchée de tir avait été bouleversée par les explosions, il a pu occuper les entonnoirs, dont la plupart lui ont été repris presque aussitôt.

Dans les Vosges, nous avons effectué un bombardement efficace sur les ouvrages ennemis du Ban-de-Sapt.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, au sud-est de Boesinghe, notre artillerie, de concert avec l'artillerie britannique, a exécuté un violent bombardement des ouvrages ennemis qui ont subi des dégâts sérieux.

Ce matin, deux avions allemands ont jeté une quinzaine de bombes sur Dunkerque et sa banlieue. Cinq personnes ont été tuées et trois blessées.

En Artois, la canonnade a été très vive à l'est de Neuville et dans la région de Wailly, où notre tir a réduit au silence plusieurs batteries ennemies.

Au nord de l'Aisne, nous avons dispersé un important convoi ennemi dans la région de Craonne.

Une batterie lourde allemande qui tentait de battre le pont de Berry-au-Bac a été endommagée par un tir de nos pièces de gros calibre.

Sur les Hauts de Meuse, dans le secteur de Mouilly, un petit détachement ennemi qui tentait de s'approcher de nos lignes après un assez vif bombardement a été dispersé aisément par notre feu.

Dans les Vosges, tirs efficaces de notre artillerie sur les positions ennemies de Muhlbach, Strossviller et les casernes du Rain-des-Chênes.

Ayuntamiento de Madrid

DERNIÈRE HEURE

UNE GRAVE EXPLOSION se produit à l'arsenal de Tarbes

TARBES. — Ce matin, à 8 h. 30, une explosion s'est produite à l'arsenal de Tarbes à la 5^e division, dans l'atelier de triage des amorces, où cinquante femmes travaillaient. La toiture a volé en éclats et des poutres, des planches et des pierres ont été lancées en tout sens. Le service de déblaiement a rapidement été organisé par le personnel de l'arsenal dont le dévouement et le sang-froid sont au-dessus de tout éloge. A l'heure actuelle, cinq cadavres, dont ceux de trois femmes, ont été retirés; une trentaine de blessés, plus ou moins grièvement atteints, ont été transportés à l'hôpital. La cause de l'explosion n'a pu encore être déterminée.

Les causes de la catastrophe

TARBES. — On croit que l'explosion est due à la chute d'une caisse de fulminate portée par des femmes qui se trouvent au nombre des tués. Les bâtiments d'une infirmerie et d'une pharmacie qui se trouvent à proximité ont été légèrement ébranlés.

Le président de la République dans les Vosges

Le président de la République, le président du Sénat et le président de la Chambre des députés ont quitté Paris ensemble, samedi soir, pour se rendre dans les Vosges. Ils ont visité dimanche et lundi les troupes de l'armée de l'Est et se sont arrêtés dans plusieurs communes alsaciennes, dont la population leur a fait un chaleureux accueil. Ils sont revenus par Belfort et sont rentrés à Paris hier matin.

Les manifestations franco-italiennes de Milan

MILAN. — Le théâtre d'Alonne, où se donnait la conférence de M. Barthou, présentait, avant-hier, un spectacle imposant.

M. Barthou, qu'une longue ovation accueille, commence sa conférence sur l'unité morale en France.

Il évoque toute l'histoire politique française de ces derniers temps pour démontrer que la France n'a jamais voulu troubler la paix européenne et n'a subi la guerre que parce que, alliée de la Russie, elle n'a pas fait sien le principe allemand: « Quand les traités ne conviennent pas, on les déchire. »

« C'est alors, dit-il, qu'on vit l'admirable spectacle de l'union entre tous les Français pour la défense de leurs droits et de leur territoire. »

M. Barthou affirme la grande foi de la France entière dans la victoire, pour laquelle aucun sacrifice ne semble excessif aux citoyens de toutes les classes et de tous les partis.

Il termine en s'adressant à l'Italie, entrée en guerre quand la victoire pour les Alliés paraissait incertaine et pour la défense de l'intégrité de son territoire et du droit.

« Nous sommes ensemble aujourd'hui pour la guerre et la victoire, et nous serons ensemble demain pour la paix et la civilisation. »

Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

Dans la vallée de Lagarina, dans la nuit du 24 janvier, nos troupes ont repoussé un détachement ennemi tentant d'approcher par surprise de nos positions du nord de Mori.

Dans la vallée de Sugana, l'artillerie ennemie a lancé quelques grenades sur Borgo et sur Roncigno, provoquant un incendie dans cette dernière localité. Notre artillerie a renouvelé le bombardement de Gari et de Caldonazzo.

Dans le secteur de Tolmino, l'ennemi, profitant du brouillard, a essayé deux attaques contre nos positions de Santa-Lucia. Ces attaques ont été promptement repoussées.

Sur le moyen Isonzo, l'artillerie ennemie a dirigé un feu violent contre nos positions sur les hauteurs à l'ouest de Gorizia.

Sur le reste du front, la situation est sans changement.

LES CHAMBRES SUÉDOISES approuvent la politique de neutralité

STOCKHOLM. — Le Riksdag a commencé aujourd'hui le débat sur le budget, question qui soulève un grand intérêt.

Les tribunes des deux assemblées sont bondées. Le prince royal assiste à la séance de la première Chambre.

A la première chambre, le chef du parti de la droite, M. Trygger, déclare que son parti désire, actuellement, comme il y a un an, que la neutralité suédoise soit maintenue de tous les côtés, et qu'il est convaincu que le gouvernement a l'intention de la maintenir en se conformant aux principes du droit des gens.

Le chef du parti libéral, M. Kvarnzelius, parlant ensuite, dit que l'opinion inébranlable du parti libéral, ainsi que de la grande majorité du peuple suédois, est qu'il est nécessaire de maintenir une neutralité pleine et impartiale, d'accord en cela avec le gouvernement auquel le parti libéral a donné son appui sur ce point.

A la seconde Chambre, M. Eden, chef du parti libéral, dit qu'une politique de neutralité sans réserve et correcte envers tous est ce que veut le peuple et la condition première d'une franche coopération entre le gouvernement et le Riksdag.

M. Lidtmann, chef de la droite et ancien président du Conseil, dit que la droite approuve, comme auparavant, la politique de neutralité.

La Chambre des lords discute le bill militaire

LONDRES. — A la Chambre des lords, lord Lansdowne, en proposant le vote en deuxième lecture du projet de loi militaire, insiste sur la nécessité de la mesure. Il déclare :

« Sans doute la loi affaiblira notre armée industrielle; elle affectera notre position financière, notre pouvoir d'assistance vis-à-vis de nos alliés, sur laquelle ceux-ci comptent si naturellement; nous ne sommes cependant pas les maîtres de la situation à l'égard de cette difficulté. »

« Quand la guerre éclata, lord Kitchener se mit au travail pour former de nouvelles armées; on aurait peut-être pu poser la question de savoir si nous ne faisons pas suffisamment en entretenant une grande flotte et en maintenant le contrôle des mers dans les mains de l'Angleterre, en fournissant des munitions et des équipements à nos alliés, en plaçant notre crédit à leur disposition. »

Peut-être une fois toutes ces choses accomplies, aurions-nous pu invoquer une excuse pour ne pas créer des armées de l'importance de celles que nous mettons maintenant en campagne. On aurait pu dire cela, mais on aurait pu aussi dire avec raison que si cette ligne de conduite avait été adoptée, au début des hostilités, la marche de la guerre eût été différente de ce qu'elle a été et notre confiance dans le succès des opérations que nous espérons renouveler au printemps prochain, aurait été bien moindre de ce qu'elle est actuellement.

« L'intérêt indubitable de notre industrie et de notre finance est non seulement que nous émergions victorieux de la guerre, mais aussi que le conflit se termine aussi rapidement que possible. »

Lord Shaw, ancien ministre libéral, accepte le bill.

DUNKERQUE BOMBARDÉ par des avions ennemis

LONDRES. — (Communiqué de l'amirauté.) — Un rapport reçu de Dunkerque annonce que deux avions ennemis ont lancé des bombes sur Dunkerque, ce matin à six heures.

Une machine anglaise a obligé un hydravion allemand à descendre ce matin, à huit heures, au nord-est de Nieupoort.

Un hydravion allemand survole Douvres

LONDRES. — Officiel. — Un hydravion allemand a volé au-dessus de Douvres à 4 heures de l'après-midi.

Les batteries ont ouvert le feu et deux avions anglais se sont mis à la poursuite de l'appareil allemand.

LES COLONELS ESPIONS seront jugés conformément à la loi

GENÈVE. — On mande de Berne au *Journal de Genève* que, dans certains milieux, on avait exprimé la crainte que l'affaire des colonels pût avoir des répercussions économiques désagréables pour la Suisse.

D'après des informations puisées à bonne source, on croit pouvoir affirmer qu'il n'en sera rien. Le mouvement unanime de réprobation et d'indignation qui s'est produit dans tout le peuple suisse a provoqué, dans les milieux de l'Entente, une profonde impression.

On estime que l'instruction de l'affaire des colonels sera close mercredi.

La *Gazette de Lausanne* dit que l'opinion publique réclame impérieusement l'arrestation préventive des inculpés; pour des délits infiniment moins graves, les prévenus sont incarcérés le jour où ils sont présumés coupables; la *Gazette* sait que la loi est la même pour tous; elle sait que dès le 8 décembre 1915 les autorités politiques et militaires ont connu les accusations portées contre les deux colonels; elle sait que postérieurement à cette date et en dépit des charges relevées un de ces colonels fut appelé à un haut commandement et qu'un autre haut commandement est destiné au second; elle sait que depuis six semaines les deux officiers circulent en toute liberté, plaident ou font plaider leur opprobre dans les journaux et défient l'opinion; elle sait que ces deux hommes sont très intelligents et elle se demande ce que tout cela veut dire.

L'opinion reste inquiète, elle ne sera tranquillisée que par l'application de la loi.

Les Autrichiens à Scutari

GENÈVE. — Des dépêches de Vienne annoncent l'arrivée de 12 canons, de 500 fusils et de 2 mitrailleuses. L'armée autrichienne se serait emparée de Scutari. Les journaux autrichiens qui, jusqu'à ce jour, s'obstinaient à contester ou à nier la rupture des pourparlers de paix avec le Monténégro, déclarent maintenant que « le roi a abandonné son armée ».

« On ne peut encore indiquer avec certitude, ajoutent-ils, dans quelles mains se trouve en ce moment la puissance gouvernementale effective, mais cela est sans aucune importance en ce qui concerne les résultats de la campagne. »

Mort de M. Théotokis ministre grec de l'Instruction publique

ATHÈNES. — On annonce la mort de M. Theotokis, ministre de l'Instruction publique, ancien président du Conseil. Le gouvernement a décidé de lui faire des funérailles nationales.

Les Russes à quatre verstes de Pinsk

PÉTROGRAD. — A la suite de leurs derniers succès dans la région lacustre de Pinsk, les Russes ont établi leurs positions à 4 verstes de la ville.

ALLEMAGNE & JAPON

LONDRES. — On télégraphie de New-York aux *Daily News* :

« Le correspondant du *Sun* à Washington prétend savoir de bonne source que l'Allemagne cherche à conclure une paix séparée avec le Japon. »

BANQUE DE FRANCE

Emprunt 5 0/0 de la Défense Nationale

Retrait des certificats munis des coupons échéant les 16 février, 16 mai et 16 août 1916. — Libération des rentes dont le prix est payable en quatre termes. — Dépôt des titres de rente 3 0/0.

Les bureaux de la Banque de France: rue Lafayette, 129; carrefour de la Croix-Rouge, 2; boulevard Voltaire, 35; rue de Lyon, 24-26; avenue Mozart, 13; rue Jacquemont, 11; rue Saint-Luc, 11 bis; rue de la Glacière, 26; rue des Pyrénées, 340; boulevard Haussmann, 132; rue Violet, 61; boulevard des Capucines, 24; rue Gounod, 2; avenue des Champs-Élysées, 39, demeurent ouverts, même le dimanche, jusqu'au 31 janvier, dernier délai.

Les Austro-Allemands ont besoin de toutes leurs forces en Galicie



REGIMENT AUSTRO-HONGROIS FAISANT HALTE DANS LA NEIGE



2 OFFICIERS AUTRICHIENS
EN PATROUILLE EN GALICIE



L'ARCHIDUC HÉRITIER D'AUTRICHE CHARLES FRANÇOIS-JOSEPH (1)
EN CONVERSATION AVEC LE G^{ral} BOEHM-ERMOLLI (2)



Le premier résultat obtenu par l'offensive des Russes en Galicie et en Bukovine a été d'obliger les Austro-Allemands à dégarnir le front oriental pour pouvoir, en renforçant les armées Pflanzer et Boehm-Ermolli, résister à la violente poussée de nos alliés. Le général Boehm-Ermolli, nous l'avons annoncé, vient d'être assez grièvement blessé non loin de Czernovitz.

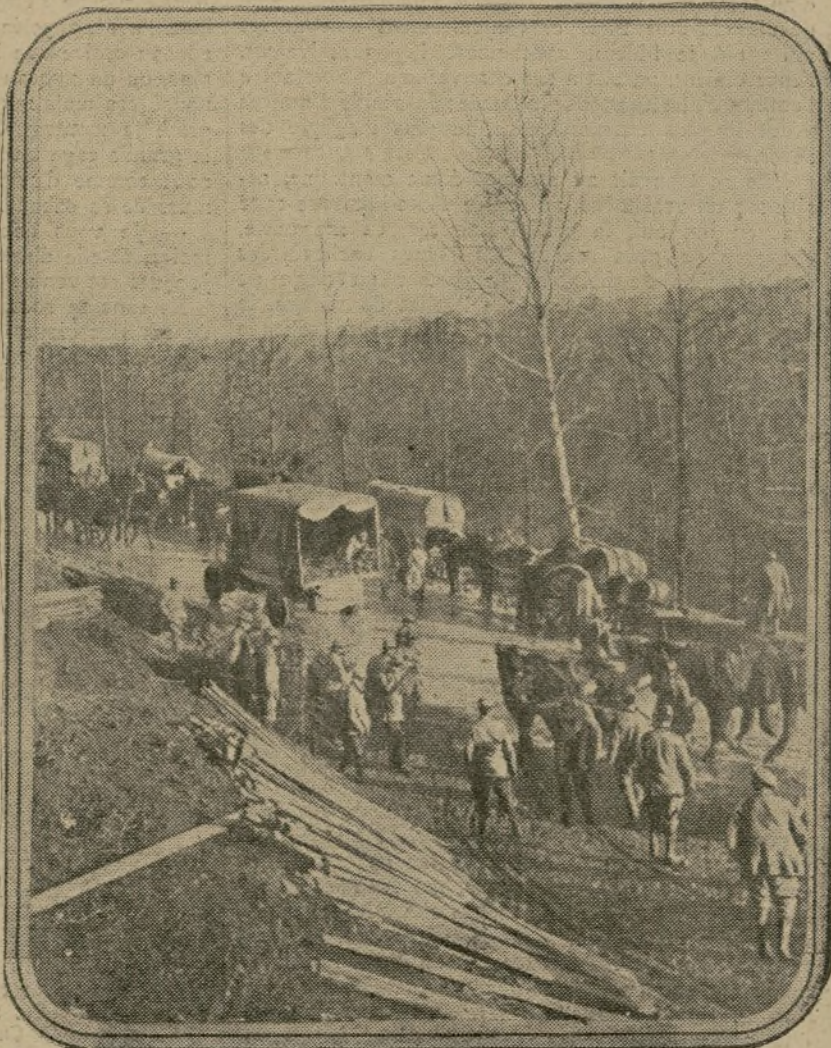
Un avion ennemi capturé et exposé à Lunéville



Cet avion ennemi qui, en compagnie de deux autres, survolait nos lignes, fut pris en chasse par un des nôtres. Forcé d'atterrir sur notre territoire, il fut capturé et conduit vers l'arrière, à Lunéville, où la foule vint le contempler.

Djemal pacha, et son état-major

Les routes "parquetées"



On sait quel fut le piteux résultat obtenu par la première campagne des Turcs contre l'Egypte. Djemal pacha, qui la commandait, serait aujourd'hui à la tête des troupes qui opèrent en Mésopotamie.

A la suite des dernières pluies, les routes voisines du front, qui étaient devenues impraticables à nos convois de ravitaillement, ont été couvertes de planches disposées aux endroits les plus défoncés.

LES CONTES D'EXCELSIOR

La voix dans la nuit

La vieille Lamiras rejeta lestement les sacs vides qui la recouvraient, et pieds nus, à tâtons, car il faisait nuit, elle se dirigea vers la porte de sa pauvre cabane. Au dehors, le vent sifflait, l'eau ruisselait avec de sourds gargouillements, des branches craquaient comme si dans l'ombre les chênes, les châtaigniers se livraient à quelque tragique bataille. Mais nulle voix humaine ne parlait, alors elle frotta l'une contre l'autre ses lèvres usées, murmura :

— Je me suis trompée, c'est la bourrasque qui souffle dans les sapins.

Elle revint à son lit, glissa ses jambes sèches comme des bâtons, son torse plus courbé que l'anse d'un panier, sous ses hardes et ses sacs, enfouit sa tête dans le traversin fait de coses sèches et ferma les yeux.

Lorsque, étant couchée, elle entendait, comme cette nuit, la tempête buter avec un front de taureau sur sa cabane, en faire craquer les vieilles poutres, les disjoindre comme les membrures d'un vaisseau, elle gémissait, pensant aux soldats agonisants, solitaires, aux bûcherons perdus dans la forêt proche, aux chiens errants sur les routes, aux oiseaux dormant dans le feuillage mouillé; car elle possédait un cœur tendre, pitoyable, compatissant, la vieille Lamiras. Et même, depuis que son Jacques, son unique enfant, avait disparu à la bataille de Charleroi, la moindre peine causée à un habitant du village, à un être lointain, inconnu, et qu'elle apprenait, faisait sourdre ses larmes. Cette nuit, au contraire, la sensation d'abri, de sécurité, dans sa cabane qui tenait tête à l'orage, opposant les boucliers de ses murs aux lances de l'averse, lui faisait chaud par tout le corps.

Cependant, à peine eut-elle posé sa tête sur le traversin que la voix résonna de nouveau, l'appel arrivait d'une grande distance, à travers une épaisse couche d'ouate :

— Mère ! mère ! disait la voix.

La vieille Lamiras se souleva sur ses coudes, tendit son visage, s'efforçant de discerner la direction du bruit; elle haussa les épaules.

— C'est un agneau qui bêle dans une ferme, dit-elle.

Alors, elle s'endormit, cette fois, pour tout de bon, d'un sommeil doux, léger, qu'elle ne connaissait plus depuis dix-huit mois et contrairement aux autres nuits où de hideux cauchemars la poursuivaient, l'encerclaient, pareils à des chauves-souris voletant à l'entour d'une chandelle allumée; la vieille Lamiras vécut le plus extraordinaire, le plus magique des rêves.

Elle se trouvait au sommet d'une montagne, assise sur un vrai trône, au centre d'une immense cage tout en or; oui, la vieille Lamiras, en marmotte, chaussée de gros sabots, ses loques enchevêtrées de brindilles de bois, se tenait sur un siège de velours, comme l'évêque dans l'église du village, le jour de la confirmation; mais l'immense solitude l'environnait, pesait sur son âme. Tout à coup, au pied de la montagne, surgit un enfant, un bébé de trois ans, la figure rose, couronnée de cheveux blonds et frisés; aidé de ses pieds, de ses mains, il se mit à gravir la montagne, et à mesure qu'il avançait — rapidement d'ailleurs pour ses petites jambes — sa taille s'allongeait, il devenait un garçonnet, puis un jeune homme. Et soudain, la vieille Lamiras, tout en dormant, poussa un cri : c'était Jacques, ce bébé qu'elle voyait grandir sous ses yeux; c'était son fils disparu dans la tourmente de feu à Charleroi.

Elle l'avait reconnu à sa façon de tortiller une mèche de cheveux à sa tempe droite, et en se rapprochant d'elle il s'était mis à siffler en renouant les cordons de ses souliers; c'étaient des signes auxquels la vieille Lamiras ne pouvait se tromper. Sitôt qu'ils se trouvèrent ensemble dans la cage, sans leur laisser le temps de s'embrasser, des hommes, des femmes accoururent, empressés, serviles, les mains chargées de plats, et la vieille Lamiras ne pouvait en croire ses yeux. Ces hommes et ces femmes étaient les anciens maîtres chez lesquels elle s'était gagée : fermiers, châtelains, fonctionnaires qui l'avaient tant de fois injuriée et battue. L'un d'eux lui dit, en apportant une magnifique grappe de raisin :

— Ton fils est enfin revenu. C'est à nous aujourd'hui de te servir. Nous t'avons toujours connue si malheureuse.

A ce moment, la vieille Lamiras ouvrit les yeux; un soleil joyeux, ardent, avait fait irruption dans sa pauvre cabane; par les carreaux de sa fenêtre, elle aperçut un ciel clair et lavé; elle s'habilla à la hâte; elle d'ordinaire exténuée à son réveil, se sentait légère, reposée, comme vivifiée par des forces neuves.

— Qu'est-ce que j'ai, ce matin ? Pourquoi suis-je si contente ? balbutia-t-elle.

Une pensée la frappa dans la poitrine avec un coup sourd; elle l'exprima du bout des lèvres, craignant d'offenser le destin :

— Est-ce qu'il ne serait pas mort ?

Sitôt qu'elle eut prononcé ces paroles, la vieille Lamiras ne put tenir en place, ses jambes la démangeaient, saisie du besoin de marcher, de courir, comme une jeunesse, de calmer à l'air, par le mouvement, son exaltation. Elle sortit d'un pas alerte; l'herbe mouillée lui glaçait les chevilles, l'eau s'engouffrait dans ses galoches, la boue giclait sous ses semelles; la vieille Lamiras ne s'en souciait point.

C'était un dimanche; sur la route passèrent des paysannes pendues au bras de leurs fils, de leurs maris, revenus de la guerre, en permission de quelques jours. La veille, en les apercevant, le cœur de la vieille Lamiras se serait contracté comme piqué de mille épingles; ce matin, elle ne se sentait plus jalouse; elle avait envie de rire, de bavarder, sans cause. Aussi vit-elle avec plaisir s'avancer à sa rencontre le maire, un petit vieux à museau de rat, avec des favoris blancs, écrasé sous un vaste chapeau de feutre cabossé.

— On m'avait dit que tu ne sortais plus, commença le maire. Tu me sembles, au contraire, bien matinale.

— Il faut dérouiller les vieilles jambes, répondit-elle avec bonne humeur.

— Vrai, tu as une mine de jeune fille, remarqua-t-il, et il ajouta après une hésitation : j'ai une nouvelle à t'annoncer.

— Est-ce qu'il s'agit de mon fils ? fit-elle avec une exaltation singulière ?

Le maire lui toucha familièrement l'épaule :

— Là, là, calme-toi. C'est une bonne surprise; enfin, voilà, j'ai reçu ce matin une lettre d'Allemagne. Ton fils n'est pas ce que nous pensions. Il est vivant.

Il fixa la vieille, attendit une réflexion, des remerciements, mais elle restait figée, indifférente, avec l'immobilité d'une borne.

— Eh bien ! entends-tu, reprit le maire, exaspéré par son mutisme. Après dix-sept mois de guerre, tout le monde croyait ton fils mort, tu le sais bien. Ça ne te fait donc rien d'apprendre cette nouvelle ?

La vieille Lamiras ne bougeait toujours point, les tempes bourdonnantes, étourdie; c'était comme si des cloches sonnaient à toute volée à ses oreilles. Ainsi, elle ne s'était pas trompée : cette nuit, Jacques l'avait appelée à deux reprises; comment avait-elle pu croire que le vent, sifflant à travers les sapins, ou un agneau d'une ferme voisine avaient prononcé ces mots : « Mère ! mère ! mère ! » ? Il avait gravi la montagne, il était venu la retrouver dans la grande cage tout en or. Elle en était sûre maintenant comme d'avoir entendu la tempête battre les murs de sa cabane.

— Je vous demande bien pardon, monsieur le maire, fit-elle d'une voix humble, mais je le savais, Jacques est venu me dire la nouvelle cette nuit.

Et sans se soucier de la stupéfaction du museau de rat aux blancs favoris, la vieille Lamiras se dirigea d'un pas égal et paisible vers l'église.

Jean Vignaud

COURS ET CONFÉRENCES

C'est aujourd'hui, à 2 h. 1/2, à la Société des Conférences, 181, boulevard Saint-Germain, que M. le marquis de Ségur, de l'Académie française, ouvre son cours attendu sur *Marie-Antoinette*.

A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Aujourd'hui mercredi 26 janvier, à 2 h. 1/2 : le *Drame au temps de Shakespeare*, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

LIBÉRATION DES RENTES 5 0/0
dont le prix est payable en quatre termes

En vue de donner toutes facilités aux souscripteurs de rentes 5 0/0 dont le prix est payable en quatre termes, il a été décidé que, pour les souscriptions faites à leur caisse, les receveurs des postes recevront les versements afférents au terme payable le 31 janvier au plus tard.

La remise des certificats provisoires concernant ces souscriptions continuera à se faire :

A Paris : à la Caisse centrale (pavillon de Flore).

En province : chez le percepteur.

Toutefois, les souscripteurs pourront demander au comptable chargé de la remise du certificat de le faire parvenir au bureau de poste qui a reçu la souscription; celui-ci le délivrera en échange du récépissé.

Cette faculté est étendue aux souscriptions faites dans les bureaux de poste et libérées à l'émission.

LE DEBAT SUR LA CENSURE A LA CHAMBRE

Si nous n'obtenions pas la victoire
la liberté serait morte

(Discours du président du Conseil)

La Chambre a renvoyé hier à la commission la proposition de loi de M. Paul-Meunier relative à la censure. Ce renvoi donne satisfaction au vœu exprimé lundi au président du Conseil par le Comité du Syndicat de la presse parisienne.

La séance a été ouverte par un discours de M. Molle qui, tout en reconnaissant le fait nouveau constitué par la démarche du Syndicat de la presse, revendique pour le Parlement le droit de légiférer sur la question de principe.

Le débat prend toute son ampleur avec l'intervention du président du Conseil.

Dès le début, M. Aristide Briand indique à la Chambre la pensée directrice qui sera à la base de sa thèse :

Nous sommes en état de guerre. Il ne faut pas oublier que notre pays est aux prises avec une situation redoutable, que tous ses efforts sont tendus vers un seul but et que tous les sacrifices doivent être acceptés sans hésitation pour l'atteindre : la victoire ! (Vifs applaudissements.)

Le président du Conseil croit pouvoir affirmer que depuis son arrivée à la tête du gouvernement la censure n'a pas atteint un seul article politique. Comme on proteste sur divers banes, il s'explique :

Il faut s'entendre sur les mots, dit-il, il semble que quelques orateurs aient bien voulu admettre qu'un régime spécial ait pu s'appliquer aux nouvelles militaires ou diplomatiques : où sera le criterium ? Telle nouvelle, qui pourra être considérée comme dangereuse, le sera-t-elle moins parce qu'elle sera, non pas présentée comme une information distincte, mais enveloppée dans un article politique ?

M. Aristide Briand proclame la nécessité de conserver la tenue morale du pays, son calme, son sang-froid. Et il évoque aussitôt les tranchées :

Voyez ce qui se passe sur le front : là, c'est le silence. Les hommes qui s'y trouvent avaient l'amour de leur famille, de leur tâche, de la liberté qui parfois confinait à la licence. On leur a dit : toutes les libertés particulières peuvent être suspendues, parce qu'il y a quelque chose de supérieur à la liberté individuelle, c'est la vie de la nation, c'est la liberté du monde. Immédiatement, ces hommes se sont tus, couchés sous la discipline qu'ils ont acceptée.

On applaudit sur de nombreux banes. On murmure ensuite quand, assimilant la liberté de la presse à la liberté de réunion, le président du Conseil s'étonne qu'on admette l'obligation de renoncer à l'une tout en exigeant l'autre. Et c'est aussitôt un éloge de la presse, qui s'est offerte elle-même à ses sacrifices dont elle reconnaît la nécessité.

Un mot sur l'incident de ces jours derniers, première expérience dont l'auteur a reconnu qu'il eût mieux valu procéder autrement, sur les censeurs, pour la plupart officiers blessés incapables de service militaire; le président du Conseil affirme ensuite qu'il a donné des instructions très nettes pour qu'il ne soit porté atteinte à la liberté de la presse que lorsque les circonstances l'exigeront, puis il s'explique sur la proposition dont la Chambre est saisie :

A l'heure actuelle, il n'y a qu'un régime librement discuté et consenti, accord qui s'exécute au mieux des intérêts du pays en respectant le plus possible la liberté de la presse.

Si vous votez un projet, vous devez définir clairement les moyens que vous donnez au gouvernement pour l'appliquer, sans tomber dans l'arbitraire.

Aujourd'hui, légalement, il n'y a pas de régime de censure. Demain, si vous votez la réglementation que vous est proposée, il y en aura un.

M. Symian. — Alors, les saisies sont illégales !

M. Briand prend un malin plaisir à mettre en contradiction M. Louis Andrieux, défenseur actuel de la liberté de la presse, et M. Louis Andrieux, préfet de police, qui fit saisir la *Lanterne* en vertu de l'article 10 du Code d'instruction criminelle. Il affirme le devoir du gouvernement d'user, dans les circonstances actuelles, de la méthode préventive, de faire aux journaux des observations. Il reconnaît, à l'honneur de la presse, n'avoir que très rarement rencontré des résistances; il montre enfin les conséquences qu'aurait l'adoption du projet de M. Paul-Meunier :

Songez, dit-il, qu'il supprimerait l'état de siège, la matière de presse, même dans la zone des armées, qu'ainsi certains articles pourraient pénétrer dans les tranchées et venir troubler le moral de nos héros soldats. Cela, je n'y consentirai jamais ! (Applaudissements sur de nombreux banes.)

Je supplie donc la Chambre de ne pas laisser altérer entre nos mains notre autorité indispensable. Si vous le faisiez, ce serait une stupeur dans le pays, acte de désarmement que personne ne comprendrait. Et cela, au nom de la liberté ! Mais maintenant notre autorité, c'est le meilleur moyen de la défendre.

Si nous n'obtenions pas la victoire, la liberté, elle serait morte, pour vous et pour le monde ! (Applaudissements prolongés.)

On entend encore divers orateurs. Et le renvoi à la commission, demandé par M. Bluyssen, est finalement voté par 349 voix contre 158.

Croquis de la Semaine



Les chapeaux de printemps (1 et 3)

Les journées tièdes de cet hiver rendent inutiles les longs vêtements de fourrure; à peine réchauffe-t-on son tailleur d'un petit col et d'un étroit passepoil de fourrure. Déjà apparaissent les premiers chapeaux de paille.

Nous avons porté des chapeaux si petits que la réaction était inévitable. On voit actuellement des chapeaux aux ailes étendues, non plus les seuls grands canotiers que toutes nous mettions cet hiver, mais des formes croquées et hardiment relevées un peu de toutes les façons. Les deux dessins du haut de la page sont choisis parmi les formes assez typiques de ce début de saison. Celui de gauche est en paille tête de nègre doublé de velours du même ton; la passe emboitant bien la tête et une couronne de petites fleurettes de taffetas entourant la calotte. Celui de droite est un chapeau de gendarme en crin noir, piqué en avant de deux petites ailes ou bien d'aigrettes. On voit bien quelques toques régulières, des marins ou des canotiers classiques, quelques chapeaux girondin ou amazone; mais ce qu'on semble vouloir porter bien davantage, ce sont les tricorues un peu bizarres, les chapeaux formés ou apprêtés suivant le genre et la physionomie de chacune et, en général, très hauts tant de forme que de garniture.

Les costumes tailleur (4)

Ceux qui sont croqués ici sont encore garnis de fourrure, mais rien n'empêcherait de supprimer cette garniture pour donner un aspect plus printanier. Seulement c'est une ornementation si seyante qu'on la porte presque maintenant en toute saison. Ne vit-on pas, ces dernières années, des robes de mousseline de communiant garnies de zibeline?... C'est illogique et ridicule, mais c'est la mode; allez donc discuter cela!... Le premier des tailleurs de gauche est en grosse serge très douce, d'un joli ton violine, garni de grosses ganses et d'une bordure de vison. Le second est d'un joli drap tabac blond rehaussé de broderie de chenille et de grosse soie floche. Au milieu de la page, en haut (2) voici une blouse de crêpe citron, brodée de perles de porcelaine bleu Sèvres qui mettra une note élégante et nouvelle dans l'ouverture de n'importe quelle jaquette.

Les manteaux de demi-saison (5)

Si l'on délaisse les pelisses d'astrakan et de loutre, il faut les remplacer par un autre vêtement facile à glisser sur les robes de taffetas; en voici deux très chics, l'un est en duvetine gris souris brodé d'argent, avec gros boutons également en argent. La garniture peut être comme la toque, en plume au lieu de fourrure. Le second modèle est en drap zibeline gros bleu bordé le lynx. En supprimant la fourrure, c'est le vêtement qu'on mettra tout l'été sur les petites robes.

Jeanne Farmant.



TRIBUNAUX

Le drame de la rue d'Hautpoul

Le 15 avril 1915, Ernest Bouilly, vingt-huit ans, ouvrier marbrier, attirait, sur la passerelle du chemin de fer, rue d'Hautpoul, sa fiancée, Olympe Peltier, seize ans, et lui tranchait la gorge avec un rasoir, puis il tentait de se faire justice.

Ernest Bouilly était entré, au mois de février 1914, comme ouvrier chez M. Peltier, marbrier, 35, rue d'Hautpoul. Ayant gagné la confiance de son patron, l'ouvrier voulut plaire à la jeune Olympe. Il réussit à être agréé; des serments furent échangés et les jeunes gens furent fiancés.

La guerre survint, la mobilisation les sépara. Bouilly ayant été réformé, revint travailler chez M. Peltier. Quelques incartades dans la conduite de Bouilly amenèrent la jeune fille à écrire à son fiancé une lettre de rupture. Ayant décidé d'avoir avec sa fiancée une suprême entrevue, Ernest Bouilly, sachant que la jeune fille faisait à heure fixe ses courses dans le quartier, l'attendit vers 7 heures du soir et la suivit jusqu'à la passerelle du chemin de fer. Là, se déroula l'effroyable drame. Bouilly, qui n'était que blessé, se précipita du haut de la passerelle sur la voie du chemin de fer. Transporté à l'hôpital, Bouilly guérit. Il comparait, hier, devant le jury de la Seine pour y répondre de la mort de la jeune Olympe Peltier.

M. l'avocat général Peyssonie, qui occupe le siège du ministère public, prononce un réquisitoire impitoyable.

M^r René Bridan assume la lourde charge de défendre l'accusé.

M^r Valabrègue, au nom de la partie civile, réclame 10.000 francs de dommages-intérêts.

Le jury ayant rapporté un verdict de culpabilité fortement atténué, la cour condamne Bouilly à douze ans de travaux forcés.

La partie civile obtient les dommages-intérêts demandés.

Un avocat de Berlin espion

BERNE. — Aujourd'hui a comparu, devant le tribunal de la 3^e division de Berne, le nommé Salomon, avocat à Berlin, prévenu d'espionnage.

Salomon avait entrepris des voyages à l'étranger pour le compte du service allemand de renseignements; en mai, juillet et novembre de l'année 1915, il était venu dans la Suisse romande, muni de faux passeports où il était désigné comme citoyen américain.

Pour sa défense, l'espion fait valoir certaines circonstances atténuantes que le tribunal a admises.

Salomon est condamné à un mois et demi d'emprisonnement, 1.000 francs d'amende, cinq ans d'expulsion et aux frais.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

L'affaire Garfunkel, Lombard et Cie

Garfunkel a été interrogé, hier après-midi, par le capitaine rapporteur Bouchardon. Sur un ton pleurant, l'aventurier a fait, pendant quatre grandes heures, l'exposé de son *curriculum vitae*, de son enfance dans une bourgade de Lithuanie jusqu'au moment de son arrestation, le 4 janvier courant, à Genève.

Dans le courant de la semaine prochaine, le « pseudo docteur Georges » sera confronté avec les docteurs Lombard et Laborde, ainsi qu'avec les secrétaires d'état-major Du Bosq et Pierron; ces deux derniers avaient été entendus, hier matin, par le capitaine rapporteur.

Le docteur Socquet a remis dans la soirée au magistrat instructeur son volumineux rapport relatif aux hospitalisations et aux réformes frauduleuses.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 26 JANVIER 1916

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE XI

Dans un cachot sombre !

(Suite)

Oh ! le venin, le poison subtil, l'endormante torpeur qu'elles distillaient, les paroles de Josette !... Elles faisaient penser à ces fruits savoureux des pays tropicaux, des pays de rêve, où le voyageur croit apaiser sa soif et où il ne boit que la plus atroce agonie !...

D'un sursaut de volonté, Nobody se cabra encore :

— Je vous hais ! répétait-il, obstiné à la repousser ! Je vous his, Josette ! Je ne crois plus en vous !

Mais, soudain, il s'épouvanta :

A genoux, devant lui, Josette, dans un geste de supplication, éperdue, joignait les mains, râlant :

— Ah ! je vous en prie ! écoutez-moi pourtant, écoutez-moi !...

— Que me voulez-vous donc ?...

— Prévenez l'état-major !... On vous croira,

BLOC-NOTES

MARIAGES

— On annonce le prochain mariage du baron G. de Barthès de Montfort, sous-lieutenant de cavalerie, officier observateur dans une escadrille du front, fils du baron de Barthès de Montfort, lieutenant d'artillerie, tué à Ypres, et de la baronne de Barthès de Montfort, avec Mlle Rochet.

DEUILS

— A la mémoire du capitaine René Rumpelmayer, un service anniversaire aura lieu le vendredi 28 janvier, à 10 heures, à Saint-Philippe-du-Roule.

— On annonce le décès du docteur Paul Morel d'Arleux. Ses obsèques auront lieu demain jeudi 27 courant, à midi, en l'église Notre-Dame-de-Grâce de Passy (rue de l'Anonciation). Ni fleurs, ni couronnes.

Nous apprenons la mort :

De M. Boivin, juge de paix à Lille, âgé de soixante-dix ans, pris comme otage, décédé victime des mauvais traitements infligés par les Allemands; il était le père du sous-préfet de Fontenay-le-Comte;

Du paysagiste Emmanuel Damoye, chevalier de la Légion d'honneur, décédé âgé de soixante-huit ans;

Du docteur Alexandre Moutier, bien connu par ses travaux sur les courants de haute fréquence, décédé à Boulogne-sur-Seine;

De Mme Eugène Audinet, née Papillon, femme du professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Poitiers;

Du réputé docteur Luis Acuna, médecin argentin, décédé à Biarritz.

LA CURIOSITÉ

A L'HOTEL DROUOT, EXPOSITION le 1^{er} février, de 2 à 6 h.

Salle N° 11. — Beau mobilier de salons, salle à manger et chambre. Bronzes d'ameublement, lustres électriques de Gagneau, pendules, livres, porcelaines, tentures. Vente après décès, le 2 février 1916. — M. E. Boudin, commiss.-priseur, 14, rue Grange-Batelière.

La Bourse de Paris

DU 25 JANVIER 1916

Marché un peu plus lourd aujourd'hui dans l'ensemble. On a d'ailleurs fait très peu d'affaires; aussi les différences de cours enregistrées n'ont-elles pas grande signification.

Notre 3 0/0 perpétuel termine à 61,50; le 5 0/0 nouveau à 88,55, ce dernier très résistant.

Parmi les fonds étrangers, nous laissons l'Extérieure à 88,15; Russe 1887, 77,25.

Dans le groupe des établissements de crédit, la Banque de France se négocie à 4.480, le Crédit Lyonnais à 990.

Grands Chemins français sans aucune animation.

En valeurs diverses, le Rio se borne à reproduire sa clôture de la veille à 1.595.

En banque, notons le recul de la de Beers à 292. Industrielles russes toujours négligées.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,96; Suisse, 113; Amsterdam, 259; Pétrograd, 173; New-York, 586; Italie, 88; Barcelone, 556 1/2.

A l'Université des Annales

Devant un auditoire attentif et religieusement attentif, M. Eugène Brieux, de l'Académie française, parlait hier à l'Université des Annales de nos pauvres et chers soldats aveugles.

A côté des plus malheureux, tel était le titre de cette belle conférence qui laissera un souvenir inoubliable à ceux qui l'ont entendue. Elle donnera à tous le désir d'aider ces enténébrés glorieux en leur procurant la liberté, c'est-à-dire les moyens de se suffire à eux-mêmes.

Cette remarquable conférence d'un intérêt si haut paraîtra dans le Journal de l'Université des Annales (51, rue Saint-Georges, Paris).

vous ! Je sais encore que l'armée allemande va bombarder tout le secteur de l'est... Ils ont les positions précises des tranchées... pas un homme n'échappera !... Prévenez ! prévenez !...

Mais il haussait les épaules...

Vraiment, elle le croyait bien sot, cette femme, pour oser lui parler ainsi !

Et il la nargua, farouche :

— Sans doute, on va bombarder le secteur de l'est comme on a bombardé ce matin la colline que vous indiquiez à l'état-major ?... Cela ne vous suffit donc pas d'avoir creusé cent tombes ?... Vous voulez d'autres victimes ?...

Or, tandis qu'il parlait ainsi, la voix lui manquait...

Miséricorde ! Quelle sinistre réflexion venait-il de faire ?...

Le secteur de l'est ?

Mais n'était-ce pas dans ce secteur que cantonnaient, précisément, André et Louis ?...

N'allait-il pas, s'il refusait d'entendre les avertissements de Josette, et si Josette était sincère, condamner ses deux frères à la mort, eux qui l'avaient sauvé ?...

Affolée, sa pensée lui rappela les mots de celle qu'il traitait d'espionne :

— Pas un homme n'échappera !...

Comment, hélas ! s'écrier de l'angoisse qui l'étreignait ? Que décider ? Que penser ? Que vouloir ?

Il répéta lentement :

— Je ne vous crois pas ! Vous mentez !

Mais Josette, à cet instant, trouvait, peut-être, le plus sublime des arguments :

— Je mens ? Je mens ? râlait la jeune femme. Allons donc ! Tu sais bien que je ne mens pas !...

Est-ce que mes yeux peuvent mentir ?... Regarde-moi ! Regarde-moi !...

THÉÂTRES

Opéra. — Le deuxième acte du *Miracle* reçu à la matinée de jeudi dernier un accueil exceptionnellement chaleureux de la part du public. Trois rappels successifs témoignèrent aux principaux interprètes : Mlle Hatto, superbe ; M. Lafitte, très en voix, de l'émotion ressentie. L'hommage ne s'adressait pas moins à la musique élégante, raffinée, d'un modernisme bien français, qui distingue la partition de M. Georges Hée, et à l'orchestre qui, sous la direction de M. Camille Chevillard, s'acquittait de façon remarquable d'une tâche délicate. La seconde représentation aura lieu demain jeudi.

Gymnase. — Il y aura demain jeudi, à 14 h. 45, une matinée supplémentaire des *Deux Vestales* avec la même très brillante interprétation que le soir.

A la Porte-Saint-Martin. — Anna Karénine sera jouée chaque semaine, en soirée, à 7 h. 45, les mardi, mercredi, jeudi, samedi et dimanche, et en matinée, à 2 heures, les jeudi et dimanche.

Bien que comportant sept tableaux à mise en scène compliquée, le spectacle est terminé le soir à 10 h. 10.

Théâtre des Champs-Élysées. — Le succès remporté dimanche par la *Damnation de Faust* et par Mlle Blanche Selva dans le *Concerto* de Bach oblige M. Victor Charpentier à redonner encore le même programme dimanche prochain, au profit de ses artistes.

Aux Capucines. — Une revue dont toutes les scènes et tous les interprètes sont excellents, un spectacle de franche gaieté et de malicieuse satire que tout le monde peut entendre, tel est le bilan de *En franchise!* les deux actes de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier, que l'on applaudit aux Capucines tous les soirs, en même temps que l'amusante comédie de M. Maurice Hennequin : *A l'étage au-dessus*, et le verveux prologue de M. René Chavvel, *Oh ! pardon !* Une troupe hors ligne comprend la merveilleuse fantaisiste miss Campton et le spirituel comédien Armand Berthez, entourés d'artistes tels que Mmes Méridol, Reine Darns, Albany, Darlys, Canel, Calvet, MM. Etchepare, Grouillet, Signoret jeune, Gilbert Bataille, etc.

Demain jeudi, matinée à 2 h. 1/2 avec toute cette brillante interprétation.

MERCREDI 26 JANVIER

Comédie-Française. — A 8 heures, *L'Ami des femmes*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 8 heures, *L'Espionne*.

Ambigu. — Relâche.

Antoine. — A 2 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), *la Belle Aventure*.

Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, *l'Ecole des civils*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, 1^{re} les soirs, *Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise!* revue ; *A l'étage au-dessus* ! Oh ! pardon !

Clairville. — A 7 h. 55, *les Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 30, *Ferdinand le Noceur*.

Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Vous n'avez rien à déclarer ?*

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Angoisse, le Siège de Berlin*.

Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 30, *Anna Karénine*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Pollu*; *Hortense a dit* ; *J'm'en f... !*

Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *l'Aiglon*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *les Saltimbanques*.

Variétés. — A 8 h. 30, *Miquette et sa mère*.

Vauvilliers. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Ma gosse*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'Ombre tragique*, l'Oncle de Bout de Zan. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathe. — *L'Empreinte* (Mistinguett, Max Dearly), la main dans le sac (Rigadin), *Alsace*, actualités militaires.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Et Nobody n'eut plus la force d'hésiter !

Tout à l'heure, il croyait qu'une houle déferlait dans sa pensée... Maintenant, il lui paraissait que la houle l'emportait, l'entraînait... qu'il était le jouet d'événements auxquels il ne pouvait rien...

— Soit ! fit lentement Nobody, regardant, jusqu'à l'âme, eût-on cru, Josette. Je vais t'obéir encore une fois ! Je vais faire prévenir les officiers du secteur de l'est ! On changera les positions !... Sois maudite, si tu m'as menti !...

Mais Josette secouait la tête, hautainement :

— Non, je ne te mens pas !... En parlant, j'ai fait mon devoir... je mourrai tranquille, maintenant !...

Nobody la vit blême, défaite, et cependant ardente à accepter la mort...

Et le conseil s'assemblait.

On allait la traîner devant ces juges militaires qui seraient sans pitié pour elle.

Etait-ce bien possible ?

Soudain, il prêta l'oreille; il entendit, au dehors, une voix qui articulait :

— Oui, parfaitement ! Il tombe des marmites dans le secteur de l'est ! Mais le commandement est persuadé que cela ne va pas durer. L'ordre est de rester, coûte que coûte, sur les positions !

Nobody entendit cela comme dans un rêve. Alors, brusquement, il songea :

— Est-ce donc vrai ? Josette ne m'a point menti ? On commence le bombardement ? Et, grâce à elle, je vais pouvoir sauver mes frères et leurs compagnons ?

D'un geste fou, sans regarder Josette, il la prit par le bras :

— Viens ! Suis-moi !

Nul ne s'étonna de voir cet officier emmener la prisonnière. On crut qu'il la conduisait à la salle du conseil de guerre. Il la menait, en réalité, aux avant-postes !

FOURRURES EN SOLDE

Avant inventaire, rabais 40 à 50 % Vêtements Astrakan, Hudson, etc., écharpes, cravates, manchettes. Ouv. dimanche. A la Manufacture de Fourrures, 66, boulevard Sébastopol.

LEÇONS D'AUTO

Brevets civils et militaires garantis à forfait. Prix modérés. E. REDÉLÉ, 227, boulevard Pereire (près rue Brunel). Ouvert le dimanche.

PILES QUYDUR

AMPOULES, LAMPES INCANDESCENCE

Prix avantageux. Catalogue sur demande. UNION FRANCO-BELGE, 97, avenue Parmentier, Paris.

LES REPAS sur le FRONT



Maison Centenaire
Fondée par APPERT
en 1812

Chevallier-Appert

fournisseur de l'Intendance, qui a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée, recommande ses plats froids et chauds de viandes et de légumes cuisinés, ainsi que ses Potages, Fromages et Desserts.

Gros: 30, Rue de la Mare, Paris, XX^e. Catal. franco.

LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR

paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 50 lettres ou signes

En aucun cas EXCELSIOR ne se charge de recevoir, ni de réexpédier les réponses aux « Petites annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes

Ménage réfugié désire place gardien propriété environs de Paris. Dem. logem., chauff. Dame cuisinière. Mari retraité milit. Tr. sérieux. Ecr. Jean, 61, fg St-Martin, Paris

GENS DE MAISON

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes

Agence Lempereur, 37, r. Dragon, proc^{re} suite bon personnel.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS, PARTAGES

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes

Avocat spécialiste. Ecr. Revue Juridique, 4, square Maubeuge.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme. Le flacon avec notice 6 fr. 35 franco. — J. FLATIE, Ph^o, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

POUR SE RETROUVER

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Avis. Cde Jean et Alice O'Rourke f. savoir qu'ils habitent à Rontignon, cottage Henri-IV, par Pau (Bass.-Pyrén.) et n'ont reçu aucune nouvelle de famille de Nowogrodek.

DIVERS

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Un teint légèrement basané rend tout homme attrayant. Le Sumbroune donne ce teint. Impossible à discerner, inoffensif, scientifique (5.000 attestations anglaises). Franco c. mandat 2 fr. Maison Au Marais, 52, rue du Temple, Paris.

CAPITAUX

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Société de Mécanique et Automobiles, ayant gros contrats S. av. Etats-Unis, dem. chef de service intéressé avec apport sér. Se prés., 2 à 4 h., ch. M. Henry, 1, r. Alfred-de-Vigny.

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Elev. important spl. louous nains et minous, marrons, sables noirs, blancs tr. primés et chiots. J. Longeon, Lisieux.

CHENIL FRANÇAIS, 4, rue Victor Hugo, Charenton. Téléphone 289. Pédicels, Fox, Loulous, Yorkshires, Pékés.

Elevage de chiens de luxe, nains, toutes races. — 5, rue Lafitte, 2 à 5.

ANIMAUX DIVERS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Chatons Siam à v. issus champ., 23, bd Edgard-Quinet, Paris.

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Grand choix d'autos et camions d'occasion en parfait état. Achat comptant. Echange. Noël, 10, Bd Courcelles. T. 520-60.

300 AUTOS et camions poids lourds à vendre avec garantie. Aux Ventes Sportives, 12, avenue de la Révolte, 12, Neuilly (porte Maillot).

ALIMENTATION

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

KOLAS. Contre 3 francs en mandat à J. GOBINET, 5, quai des Chartres, BORDEAUX, vous recevrez, avec notice explicative, 250 grammes de kolas fraîches pour préparer 3 litres de vin tonique, apéritif et reconstituant.

Primeurs ! Pet. pois, haric. v., pom. de ter. nouv., etc.; fco d. mt. 5,6 f., av. asperg. 7,8 f. et au d. Léon, 8, r. St-Franç.-Paul, Nice.

FLEURS ET PLANTES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

PANIERES fleurs. Ed. Lecocq, propr^e Juan-les-Pins (Alp.-Mar.)

Fleurs var. ou pan. mandarines ext. av. fleurs orang. fral. fco d. mt. 3,45 f. et au d. Léon, 8, r. St-Franç.-Paul, Nice.

PENSIONS DE FAMILLE

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Banlieue

Dame du an. off. pens. à pers. dist. d. sa villa à Sèvres. Convient. à offic. convalesc. Ecr. West, 23, r. Villejust.

Province

COTE D'AZUR. En leur villa touj^{rs} fleurie de Juan-les-Pins (Alp.-Mar.), M. et M^{me} Ed. Lecocq reçoiv. enfants 5 à 16 ans.

OCCASIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

On désire

On achèterait, d'occasion, petite Lessiveuse. Mlle Maigret, 20, rue Berteaux-Dumas, Neuilly-sur-Seine.

VIEUX DENTIER.

Achat. Louis, 8, faubourg Montmartre, 8.

TREMBLES ANCIENS. Amateur achèterait cher collection, etc. Caplan, 47, rue Condorcet.

On offre

A liquider bons meubles tous genres fabriqués av. guerre. Fab. Ouv. Réunis, 15, rue Picpus, Maison Rysto.

LOCATIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Banlieue

VILLENNES-SUR-SEINE (Seine-et-Oise), face gare, à louer belle villa, tout le confort mod., chauff. cent., salle de bs, gd jardin, riv., m. ou n. Chanot, Villeneuve-Saint-Georges

VILLÉGIATURES

Côte d'Azur

BEAULIEU-SUR-MER. L'HOTEL METROPOLE est ouvert. Situation uniq. bord de mer. V. jard. 1^{er} ord. Arrangem. p^r séjour. CH. FERRAND, prop.-dir.

MONT-CARLO HOTEL BRISTOL MAJESTIC En face de la mer. Deux minutes du Casino. — Prix réduits.

NICE. L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR sert interméd. p^r tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. publicité.

NICE GIMIEZ. RIVIERA PALACE SEJOUR IDEAL. Beau parc de 30.000 mètres. PRIX REDUITS

NICE HOTEL DES ANGLAIS ET RUHL Promenade des Anglais. Entièrement neuf. Prix très réduits.

NICE. HOTEL ASTORIA, Avenue des Fleurs, près la Mer. Confort moderne. Gd jardin. Cuisine soignée. Prix de guerre.

NICE. HOTEL SAINT-BARTHELEMY Position unique dominant la ville. Immense parc. Prix mod.

NICE. HOTEL WEST-END. Promenade des Anglais. Confort moderne. — Prix réduits. ... Chambres, appartements avec et sans pension.

Stations hivernales.

..... PAU. Station d'hiver. Climat doux NI vent, ni poussière Idéal pour cure d'air

POUR CONSERVER "EXCELSIOR"

dont la collection constitue, par le texte et par l'image, la documentation la plus complète sur la guerre, nous avons fait établir deux modèles de

RELIURES

Nouveaux prix depuis janvier 1916

1^o Modèle dit Reliure Electrique, dos et plats en toile, titre lettres or — dans nos bureaux.... 3 fr. 25 Par poste recommandé..... 4 fr. »

2^o Cartonnage élégant, dos et coins en toile, plats jaspés, fermeture rubans — dans nos bureaux 1 fr. 75 Par poste recommandé..... 2 fr. 30

L'un comme l'autre de ces modèles contient deux mois.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

Et, quand ils furent parvenus dans la campagne, quand il n'y eut, pour les voir, que quelques sentinelles avancées, Nobody se retourna vers la jeune fille :

— Je ne t'aime plus! murmura-t-il, car je sais — quand même — que tu m'as trahi! Je ne t'aime plus, mais je ne veux plus te haïr! Va-t'en!... Il n'écoula pas l'ardente protestation de Josette.

Il répéta : — Va-t'en!

Et il la laissa là — seule — abandonnée, ayant fait pour elle tout ce qu'il pouvait faire, et retournant vers son devoir de soldat, avec une soif accrue de la mort, du grand oubli!...

CHAPITRE XII

La complice de l'Homme Noir

Un quart d'heure plus tard, s'étant assuré, en prétextant des observations faites en avion, que les ordres nécessaires allaient être donnés pour mettre le secteur de l'est à l'abri d'un bombardement violent, Nobody se dirigeait, marchant à pas précipités, vers le champ où les appareils attendaient les envols glorieux...

Il ne savait plus bien ce qu'il pensait au juste de malheureux Nobody!

Avait-il bien agi? Avait-il fait son devoir? N'était-il pas, au contraire, le dernier des misérables?...

Une espionne avait été prise... Cette espionne était sa fiancée!... Et voilà qu'en se grisant à son regard il s'était pris à douter de sa culpabilité, il avait eu la folie d'aider à son évasion!...

— Ai-je bien fait?... Ai-je bien fait?... Il avait enfin le geste résigné des hommes d'ac-

tion devant l'inévitable, devant l'irréparable aussi...

Qu'elle fût coupable ou non, Josette devait être loin!

Quelle direction suivait-elle, en cette minute? Retournait-elle vers les lignes allemandes, d'où elle était surgie le matin, ou bien avait-elle l'impudence de séjourner du côté français?

Mais Nobody ne voulait même plus penser à elle! Il ne voulait même plus s'inquiéter de son sort!

Il entraînait déjà, n'ayant point conscience de la route parcourue, au parc d'aviation.

Il voulait solliciter l'autorisation d'un vol; il avait besoin d'action, de mouvement.

Et puis, n'était-il pas préférable de s'éloigner en ce moment des cantonnements? Ne pouvait-il pas craindre, en effet, qu'on ne s'étonnât de l'évasion de Josette, qu'on ne l'interrogeât à ce sujet?

Qu'aurait-il répondu?

Nobody sursauta. Une voix, derrière lui, le hélait :

— Eh! dites donc, parlez-vous l'allemand? Il se retourna. Il était face à face avec le même lieutenant qui, quelques heures plus tôt, l'avait averti de la capture de Josette.

— Oui, répondit Nobody, je parle allemand. Pourquoi?

— Parce que c'est le jour des espions, mon vieux! Tiens! au fait, l'avez-vous vue, la jolie femme? Vous savez qu'il paraît qu'elle a trouvé moyen de se trotter? Mais je suppose bien qu'il y avait erreur, et que vous ne la connaissiez pas?

Nobody trouva moyen de rire, d'un rire presque naturel!

— Non, murmura-t-il, je ne l'avais jamais vue! Mais elle s'est enfuie? Véritablement?

— Tout ce qu'il y a de plus véritablement! On est même en train d'enquêter à ce sujet!

Le lieutenant allumait une cigarette, puis questionnait :

— Enfin, vous parlez allemand? Eh bien! venez donc avec moi, s'il vous plaît. On vient d'amener au quartier général un officier de uhlands qu'il serait intéressant d'interroger. Par malheur, il y met peu de complaisance : il refuse de répondre. Le commandant m'envoie chercher partout un interprète. Vous allez en tenir lieu.

Nobody inclina la tête, acceptant la mission qu'on voulait lui donner — indifférent à tout — poursuivi par les pensées qui l'assiégeaient.

L'instant d'après, Nobody se trouvait en face d'un officier ennemi, qui, en l'apercevant, tressaillait :

— L'aviateur Nobody? murmura-t-il.

— Oui, fit Nobody, assez étonné. Vous me reconnaissez?

— A votre masque! parfaitement!

Les deux hommes, le prisonnier et Nobody, se trouvaient seuls dans un grand hangar, où, sans doute, le commandant chargé d'interroger le uhlan allait venir quelques minutes plus tard.

— Vous me reconnaissez? continuait Nobody. Eh bien! tant mieux! Cela facilitera, j'espère, notre entente.

Nobody s'exprimait en un allemand correct, aisé, fort pur.

L'officier de uhlands haussa les épaules :

— Non, monsieur l'aviateur! répliquait-il. Le fait que je vous reconnais ne facilitera rien du tout... et cela pour une bonne raison : c'est que je suis absolument décidé à ne pas répondre à vos questions!

— Pourquoi donc? questionna Nobody.

(La suite à demain.)

La garde du roi de Monténégro



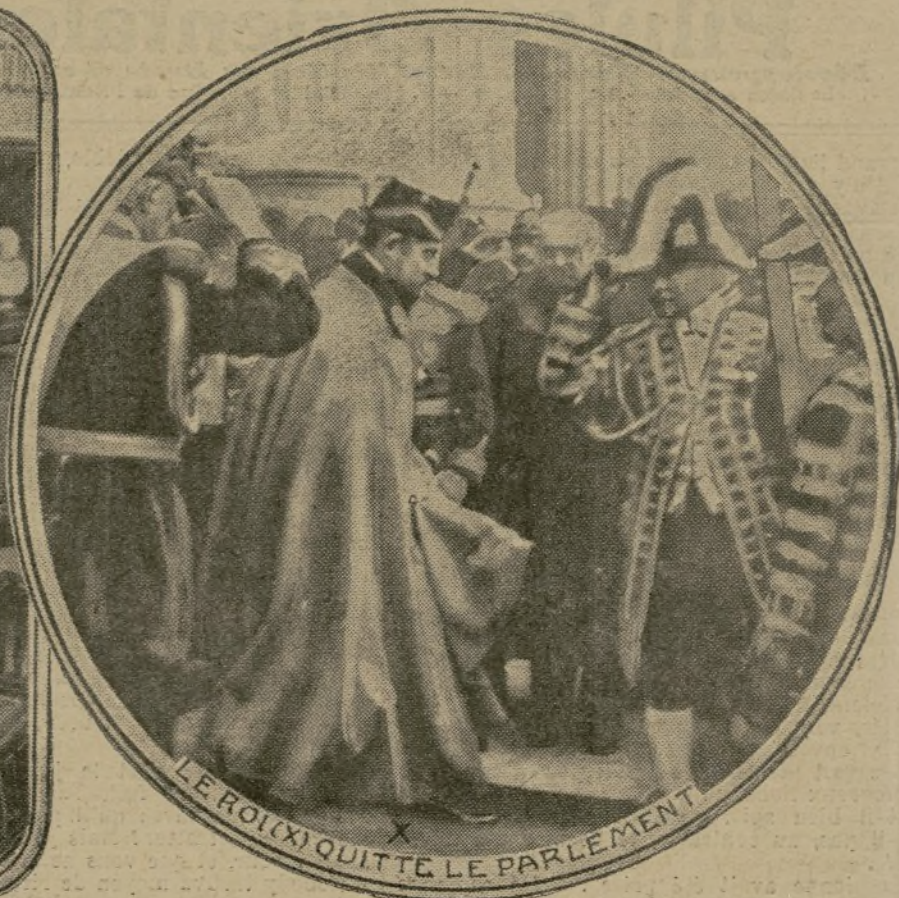
La roule, qui a fait un si chaleureux accueil au roi de Monténégro et à sa suite avant-hier, à Lyon, a aussi très vivement acclamé les trente soldats qui constituent la garde du vieux souverain. On voit ici ces braves à leur descente du train, entourés des dames de la Croix-Rouge.

(Phot. de notre envoyé spécial.)

L'ouverture du Parlement roumain



LE ROI (1) LIT LE DISCOURS DU TRÔNE
À SA DROITE M. BRĂȚIANU (2)



LE ROI(X) QUITTE LE PARLEMENT

On n'a pas oublié les incidents tumultueux qui ont interrompu à plusieurs reprises la cérémonie d'ouverture du Parlement roumain, lorsque le roi Ferdinand, entouré du prince héritier et des ministres, a donné lecture du message du trône. Les membres de l'opposition, réunis autour de leurs chefs, MM. Take Jönescu et Filipescu, poussèrent à plusieurs reprises les cris de : « A bas l'Autriche ! » « Nous voulons la guerre ! » « Vive le roi ! »